

ler un schéma cherchant à montrer ce qui n'aurait pu être vu autrement ?

L.M. J'avais envie de créer du désir pour ce personnage qui marche sans qu'on sache où il va, ni qui il est. Créer de la curiosité pour un personnage qui se dévoilerait peu à peu. Cela met le spectateur dans une forme de tension : tout n'est pas offert à son regard. Soit il doit patienter, soit il doit imaginer. Filmer un visage ne devrait jamais être un geste anodin.

L.A. D'ailleurs comment réalise-t-on un film sur un artiste à l'œuvre si hybride, hétéroclite ? A-t-on une trame et un scénario bien prédéfinis ou se laisse-t-on au contraire porter progressivement par les mots et les souhaits de cet homme / artiste devenant le temps de votre film acteur ?

L.M. En effet, le temps de ce film Laurent le créateur est devenu une sorte d'interprète. Parfois, avec Nicolas Duchêne, le chef opérateur, nous lui donnions des indications assez contraignantes : marcher de telle façon, à telle vitesse, avec tel sentiment... Tout en permettant à la liberté de Laurent de se déployer. Donc le film a navigué entre ces deux pôles : un travail en amont très écrit, très préparé (repérages, rencontres avec les trois témoins essentiels au film : Jean-François Dumont, David Quéré et Cyrille Maury). Mais aussi de la place pour accueillir ce qu'on ne peut pas prévoir et qui fait la beauté des films documentaires : un jeu de lumière, un bout de paysage découvert fortuitement, une pensée qui se crée sur le moment...

L.A. Durant une grande partie de votre film, Pariente se balade dans un paysage mousseux, à la végétation verdoyante, au milieu de grottes, là où la lumière se glisse entre le feuillage des arbres et les hautes parois rocheuses du paysage. Cela apporte beaucoup de poésie à la narration...

L.M. Les constructions labyrinthiques de Laurent n'existent plus. Les descriptions orales ne suffisent pas. Il fallait un support visuel puissant pour éveiller et développer l'imagination du spectateur. Dans le film, c'est le spectateur qui fait tout le travail : il est invité à créer ses propres images mentales, à projeter sa propre vision de l'œuvre de Laurent sur le parcours géologique que lui propose le film.

Les parois des falaises d'Excideuil, rugueuses et grises permettent d'évoquer les murs de craies lisses et blancs de Laurent. L'idée était de créer un écart entre le vrai et l'imaginé, entre ce qui n'est plus et ce que l'on voit.

L.A. L'omniprésence de la grotte, la découverte de peintures pariétales, leur importance aux yeux de l'artiste... Ne sommes-nous pas là en plein dans l'Allégorie de la caverne de Platon ?

L.M. Chaque artiste a une obsession qui le travaille obscurément. Une obsession qui est en fait la clef de voûte invisible de son œuvre. Après en avoir discuté avec Laurent, j'ai fait le pari que son amour secret pour les grottes et les cavernes préhistoriques était une clef cachée pour entrer dans son œuvre... ce qui est loin d'être évident quand on connaît son travail. Dans le film, Laurent explore un gouffre noir. Les ténèbres l'entourent et puis soudain, en hauteur, on distingue une percée de lumière. C'est une ouverture mystérieuse, la promesse d'un passage, une invitation à aller voir derrière le paravent de l'immédiatement visible.

*Et là-bas souffle le vent*

de Laetitia Mikles

59', 2015.

Alter Ego Production / Night Light / BIP TV